

# Le portraitiste scrutant — Michel Brault tourne Quand je serai parti... vous vivrez encore

Mathieu Perreault

Number 196, May–June 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49224ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Perreault, M. (1998). Le portraitiste scrutant — Michel Brault tourne : quand je serai parti... vous vivrez encore. *Séquences*, (196), 20–21.

# Le portraitiste scrutant MICHEL BRAULT tourne: Quand je serai parti... vous vivrez encore

Devant les soldats aux pantalons *carreaautés* et les prisonniers aux pardessus de toile rêche, un appareteur recule avec un fumigateur de ruches. À la fin février, à Saint-Marc-sur-Richelieu, il ne fait pas assez froid pour que l'haleine forme de la buée et Michel Brault veut une lueur particulière pour son film sur les patriotes. Quand la neige glisse sur les genoux de l'actrice adossée contre un arbre, qui joue une habitante morte de froid, il faut en tamiser à nouveau. Le moignon d'une branche victime du verglas, coupée parce qu'elle barrait le chemin forestier, doit aussi être blanchi. Le réalisateur de *Quand je serai parti... vous vivrez toujours* soigne les détails.

Tout au long de l'après-midi, Michel Brault dissèque méthodiquement ses plans, trahissant son métier de directeur photo, qu'il a entre autres exercé sur *Mon Oncle Antoine*, *Kamouraska* et *Les Bons Débarras*. Ses yeux, cachés par des lunettes fumées sur lesquelles s'appuie une tuque bleue, passent d'un écran témoin aux patriotes agenouillés devant la morte. «Francis, tu l'enlèves doucement, ton béret», «Plus regroupés, les prisonniers», «Le cheval devrait déjà être derrière eux». Le réalisateur compose les scènes avec précision, presque comme un peintre dispose les fruits dans un bol pour une nature morte, réglant même le moment où auront lieu les gros plans, dans la prière que récitent les patriotes prisonniers.

Son fils Sylvain, directeur photo de *Quand je serai parti*, y goûte aussi: «Un tout petit peu plus large», «Change de bord, ça a l'air vide», lui suggère son père. «Michel Brault pense à la lumière comme un peintre; il a une sensibilité picturale, considère l'acteur suisse Robert Bouverier, qui joue un partisan patriote venu d'Europe. D'ailleurs, un film historique fait souvent

référence à des tableaux. J'aime comment il met en scène en pensant à la caméra.»

Cette vision très précise draine toute son énergie: pas question d'accorder d'entrevues pendant qu'il tourne. Peut-être se distrait-il facilement: quand *Séquences* s'est posté non loin de lui pour l'observer travailler, il n'a pu s'empêcher de se retourner, curieux, et de poser des questions. «Parfois, quand on suit son regard absent, on se demande s'il rêve à des voiliers» confie Francis Reddy, qui joue le personnage principal, le patriote François-Xavier Bouchard. «Mais en fait, il suffit de se laisser porter avec lui. Je voyais qu'il s'en allait quelque part avec son film.» Ne perdant jamais le fil, le cinéaste sort fréquemment de la poche de sa chemise un petit magnéto où il note ses illuminations, déboutonnant à chaque fois son gros anorak.

Michel Brault a l'habitude de planifier à l'avance. Le scénario est pratiquement en chantier depuis *Les Ordres*, en 1974. «L'Institut québécois du cinéma (disparu depuis belle lurette) avait déjà reçu des demandes de fonds, relève la coproductrice Anouk Brault. Mais c'est depuis

quelque temps seulement que j'ai compris combien le scénario lui tenait à cœur. Voilà quelques années, quand le projet de tourner *Yamachiche*, un film qui se déroule pendant la conquête, est tombé à l'eau, on s'est décidé à mettre en branle





le film sur les patriotes. Pour moi, le moment était venu. J'avais commencé à produire (*Le Lys cassé*, en 1986) avec l'idée que je produirais ses films.»

Une controverse a éclaté quand Pierre Falardeau a dénoncé les choix *politiques* de Téléfilm, qui lui refusait le financement d'un film sur le même sujet. «Je souhaite bien que Falardeau fasse son film, commente Anouk Brault, visiblement excédée qu'on compare les deux projets. Et j'espère qu'on ne comparera pas les deux films. Son scénario, je ne l'ai même pas lu.»

En août, Téléfilm a annoncé sa décision: **Quand je serai parti** aurait les fonds. Michel Brault avait procédé au repérage en janvier 97. Le film, d'un budget de quatre millions, a été tourné en une quarantaine de jours; moitié en octobre, moitié en février, et dans une trentaine d'endroits. «La distribution des rôles a dû se faire très rapidement, mais ça s'est bien passé, même si Michel connaissait peu les acteurs anglais et les jeunes», explique la fille du réalisateur, qui avait remarqué la bouille de Robert Bouvier à l'occasion de représentations québécoises de la pièce *François d'Assise*. «Pour les Britanniques et les Irlandais, on vérifiait avec un *coach* si l'accent des acteurs convenait: il n'était pas question d'avoir un conseiller pour la diction pendant le tournage. L'équipe était bien assez grosse comme

ça.» Selon Francis Reddy, «il vaut mieux que le français ne soit pas trop vicillot; sinon, ça a l'air moins proche».

«Les enjeux du film sont *nationalistes*», admet Anouk Brault, mais le film «présente les Anglais comme ils étaient, pas plus méchants». Assis sur le bord du chemin, Sean Devine et Julian Casey, qui jouent deux majors anglais, égrènent les heures alors que le tournage s'étire. «Moi je botte mes hommes, lui, il leur offre du chocolat chaud, blague Sean Devine, je tue des chevaux et je nargue un prisonnier en lui disant que je vais honorer sa fiancée.» Les soldats du 52<sup>e</sup> régiment sont impeccablement coiffés d'une haute toque, l'un des prisonniers a la tête complètement recouverte de pansements: on n'a pas lésiné sur le maquillage et les costumes. Parfois, l'histoire rattrape le tournage. Pendant la scène de la communion des cinq condamnés à la pendaison, le 15 février à 9h, Michel Brault a demandé une minute de silence à l'équipe: c'était la date et l'heure où la pendaison avait effectivement eu lieu, 159 ans plus tôt.

L'émotion a été au rendez-vous. Lors du passage de *Séquences*, le dernier tour de manivelle donné, réalisateur et comédiens se donnent l'accolade, au bord des larmes. «Michel, j'avais juste envie de te donner chaque seconde. Tu nous as fait vivre le drame que tu avais imaginé», dit Reddy, les yeux rivés à ceux du cinéaste, devant

la caméra de TQS qui tourne. «Quand je t'ai vu lire ton texte à l'enterrement de Marie-Soleil Tougas, je me suis dit: «François-Xavier, c'est lui.», répond Michel Brault.

«C'est vraiment une histoire triste, estime Anouk Brault. Ces jeunes n'ont aucune idée dans quoi ils s'embarquent en se battant pour la démocratie. Ce sont des fermiers pour la plupart, sauf certains intellectuels comme le notaire De Lorimier. Pourtant, c'est grâce à eux qu'on est toujours là.» Francis Reddy avoue que ses convictions ont été ébranlées: «Dans les années 70, de la politique, j'en mangeais, mais à 39 ans, c'était l'occasion d'une réflexion politique sur le nationalisme. Avant, dans ma tête, c'était clair. Maintenant, je ne suis plus sûr.» Pour le coproducteur Claudio Luca (*The Boys of St. Vincent*), «le film est important parce que ce pays n'est pas tellement au courant de l'Histoire. Même si on avait voulu, on n'aurait pas vraiment pu parler de l'agitation au Haut-Canada, parce que personne ne sait de quelle région il s'agit.»

*FX*, comme l'appelle l'équipe, est issu du mélange de quatre ou cinq personnes impliquées dans le soulèvement de 1837-38. À cause des retards provoqués lors de notre visite par le passage fréquent d'avions, certaines scènes ont dû être supprimées. «Notamment une séquence entre FX et Marguerite, son amante, précise Anouk Brault. Il fallait la filmer l'hiver, dans un endroit où nous avons été à l'automne. Finalement, on n'a pas pu y retourner.» Une bataille a dû être filmée sans son, parce que le seul lieu assez ouvert où on ne voyait pas de fil à l'arrière-plan se trouvait... près de l'autoroute. «À l'ancienne cour municipale de L'Assomption, la mise en place du décor a été assez compliquée à mettre en place, se souvient Claudio Luca. Les potences grandeur nature devaient se promener du Pied-du-Courant, où on filmait en direction du fleuve, à la maison de la SAQ qui se trouve sous le pont Jacques-Cartier.»

Même si le tournage est terminé, le film peut encore changer du tout au tout à cause de la narration, croit Francis Reddy. «Mon personnage n'est pas arrêté tant que le film n'est pas sorti. Il y a énormément de narration à faire.» Parions que Michel Brault a déjà prévu les péripéties qui attendent son FX. **S**

Mathieu Perreault